



En arrivant près de Garey, il posa une seconde flèche à terre. page (334.)

nigauds que nous avons vus passer aux portières; cela fait, qu'ensuite nous raconterons l'événement selon qu'il sera plus avantageux à nos intérêts de le raconter.

— Tuer ces pauvres diables ! fit Mayneville; vous croyez qu'il est nécessaire qu'on les tue, madame ?

— Loignac ? voilà-t-il pas une belle perte ! — C'est un brave soldat.

— Un méchant garçon de fortune ; c'est comme cet autre escogriffe qui chevauchait à gauche de la voiture avec ses yeux de braise et sa peau noire.

— Ah ! celui-là, j'y répugnerai moins, je ne le connais pas ; d'ailleurs je suis de votre avis, madame, et il possède une assez méchante mine.

(La suite au prochain numéro.)

LES CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID,

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU.

(Suite.)

— Il l'est. Eh bien ?

— Eh bien ! donc, qu'un de nous enfourche le mustang de l'Indien ; n'importe qui peut faire ça aussi bien que moi ; qu'il traverse le sentier des Paches, et qu'il jette ces flèches la pointe tournée vers le sud, et si les Navaghs ne suivent pas cette direction jusqu'à ce qu'ils aient rejoint les Paches, l'enfant vous abandonne sa chevelure pour une pipe du plus mauvais tabac de Kentucky.

— Viva ! Il a raison ! il a raison ! Hurrah pour le vieux Rubé ! — s'écrièrent tous les chasseurs en même temps.

— Ils ne comprendront pas trop pourquoi

il a pris ce chemin, mais ça ne fait rien. Ils reconnaîtront les flèches, ça suffit. Pendant qu'ils s'en retourneront par là-bas, nous irons fouiller dans leur garde-manger ; nous aurons tout le temps nécessaire pour nous tirer tranquillement du guépier, et revenir chez nous.

— Oui, c'est cela, par le diable !

— Notre bande, — continua Rubé, — n'a pas besoin de venir jusqu'à la source du Pignion, ni à présent ni après. Elle peut traverser le sentier de la guerre, plus haut, vers le Heely, et nous rejoindre de l'autre côté de la montagne, où il y a en masse du gibier, des buffalos et du bétail de toute espèce. La vieille terre de la Mission en est pleine. Il faut absolument que nous passions par là ; il n'y a aucune chance de trouver des bisons par ici, après la chasse que les Indiens viennent de leur donner.

— Tout cela est juste, — dit Seguin. — Il faut que nous fassions le tour de la montagne avant de rencontrer des buffalos. Les chasseurs indiens les ont fait disparaître des Llanos. Ainsi donc, en route ! mettons-nous tout de suite à l'ouvrage. Nous avons encore deux heures avant le coucher du soleil. Par quoi devons-nous commencer, Rubé ? Vous avez fourni l'ensemble du plan ; je me fie à vous pour les détails.

— Eh bien ! dans mon opinion, cap'n, la première chose que nous ayons à faire, c'est d'envoyer un homme, au grandissime galop, à la place où la bande est cachée. Il leur fera traverser le sentier.

— Où pensez-vous qu'ils devront le traverser ?

— A peu près à vingt milles au nord d'ici, il y a une place sèche et dure, une bonne place pour ne pas laisser de traces. S'ils savent s'y prendre, ils ne feront pas d'empreintes qu'on puisse voir. Je me chargerais d'y faire passer un convoi de wagons de la compagnie Bent sans que le plus madré des Indiens soit capable d'en reconnaître la piste ; je m'en chargerais.

— Je vais envoyer immédiatement un

homme. Ici, Sanchez ! vous avez un bon cheval, et vous connaissez le terrain. Nos amis sont cachés à vingt milles d'ici, tout au plus. Conduisez-les le long du bord et avec précaution, comme on l'a dit. Vous nous trouverez au nord de la montagne. Vous pouvez courir toute la nuit, et nous avoir rejoints demain de bonne heure. Allez !

Le torero, sans faire aucune réponse, détacha son cheval du piquet, sauta en selle, et prit au galop la direction du nord-ouest.

— Heureusement, — dit Seguin, le suivant de l'œil pendant quelques instants, — ils ont piétiné le sol tout autour ; autrement, les empreintes de notre dernière lutte en auraient raconté long sur notre compte.

— Il n'y a pas de danger de ce côté, — répliqua Rubé ; — mais quand nous aurons quitté d'ici, cap'n, nous ne suivrons plus leur route. Ils découvriraient bientôt notre piste. Il faut que nous prenions un chemin qui ne garde pas de traces. — Et Rubé montrait le sentier pierreux qui s'étendait au nord et au sud, contournant le pied de la montagne.

— Oui, nous suivrons ce chemin ; nous n'y laisserons aucune empreinte. Et puis, après ?

— Ma seconde idée est de nous débarrasser de cette machine qui est là-bas. — Et le trappeur, en disant ces mots, indiquait d'un geste de tête le squelette du Yamporica.

— C'est vrai, j'avais oublié cela. Qu'allons-nous en faire ?

— Enterrons-le, — dit un des hommes.

— Ouais ! non pas. Brûlons-le ! — conseilla un autre.

— Oui, ça vaut mieux, — fit un troisième.

On s'arrêta à ce dernier parti.

Le squelette fut amené en bas ; les taches de sang soigneusement effacées des rochers ; le crâne brisé d'un coup de tomahawk ; les ossements mis en pièces ; puis le tout fut jeté dans le feu mêlé avec un tas d'os de buffalos déjà carbonisés sous les cendres. Un anatomiste seul aurait pu trouver là les vestiges d'un squelette humain.